

Plaisirs Cinéma

INTERVIEW

Ces deux-là se connaissent depuis peu, mais à les voir se donner du « *Cher Pagnol* » et « *Cher Fernandel* », leur amitié semble exister depuis au moins une vie. Nicolas, le petit-fils du célèbre romancier-dramaturge-cinéaste et gardien du temple, et Vincent, celui du mythique comédien au sourire chevalin (il le définissait ainsi) tout à la fois conteur, interprète, producteur et éditeur musical. Ensemble, ils ont notamment monté une lecture mélodieuse, *Marcel Pagnol, variations d'amour*, autour de l'œuvre de l'auteur provençal. À l'occasion des cinquante ans de sa disparition, anniversaire célébré par une rétrospective au Festival de La Rochelle (Fema) et à la Cinémathèque française, ainsi que par la reprise de ses films en salles le 24 juillet, ces deux passeurs nous parlent de leurs grands-pères et de la trace indélébile qu'a laissée le cinéaste dans l'imaginaire collectif. Et pas seulement.



SOPHIE MALTA

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Nicolas Pagnol : Je vais laisser Vincent raconter cette histoire parce qu'il adore le faire et que je ne voudrais pas le priver de ce bonheur.

Vincent Fernandel : Vous avez vu comme nous sommes déjà un vieux couple, il dit : « *Vas-y raconte, toi, je préfère !* » Il m'a contacté il y a trois ans et demi pour que je valide la façon dont mon grand-père apparaîtrait dans le biopic sur Marcel Pagnol que réalise Sylvain Chomet. On a déjeuné avec son producteur. Au bout d'une heure, Nicolas regarde sa montre, m'informe qu'il a un autre rendez-vous et s'en va. Moi qui suis un chevalier des temps anciens, je me suis dit : « *Tout de même, quel manque de correction de la part de cet homme qui a pourtant l'air si courtois !* » Un an et demi après, je lui ai envoyé un texto sur les conseils de ma productrice qui m'avait donné l'idée d'enregistrer du Marcel Pagnol. Je me rends chez lui, on passe un super moment, et au bout de trois heures il me redit qu'il compte faire un film sur son grand-père. Il ne se souvenait même plus qu'on s'était

Nicolas Pagnol et Vincent Fernandel « ON EST DÉJÀ COMME UN VIEUX COUPLE »

HÉRITAGE Nicolas Pagnol et Vincent Fernandel perpétuent la mémoire de leurs illustres grands-pères

déjà vus ! Mais cette deuxième rencontre a été la bonne : on ne s'est plus quittés depuis.

Que reste-t-il de Pagnol en Provence et à Marseille ?

N.P. : Une vision magnifiée de ce qu'a pu être la région, qu'on trouve encore dans l'arrière-pays marseillais et les Alpes de Haute-Provence avec les villages agricoles. Il reste aussi un profond attachement à sa personnalité, à sa trajectoire et à son œuvre. Aujourd'hui, pour le monde entier, la Provence, c'est *Marius*, *César*, *La Femme du boulanger*, *La Fille du puisatier*. En ce qui concerne Marseille, c'est plus compliqué, et je ne parle pas de ses habitants. La gauche marseillaise

n'a jamais vraiment aimé Pagnol parce que son cinéma ne parlait pas des ouvriers ni des employés, à l'inverse de celui de Paul Carpita ou de Robert Guédiguian, mais d'hommes libres, à savoir des paysans, des artisans et des commerçants. Et puis il a réussi financièrement et ne s'en est jamais caché. La grande bourgeoisie locale ne l'appréciait guère parce qu'il venait d'une classe moyenne inférieure et qu'il a mis une Fanny aux grandes familles qui essayaient de peser culturellement. C'est toujours la même chose aujourd'hui : pour beaucoup d'élites, mon grand-père a sali l'image de la ville et de ses habitants alors qu'au contraire, il a dressé le portrait d'une cité peuplée de personnages plus vivants que vivants, plus humains qu'humains, des mythes. La seule chose qui rende hommage à Marcel à Marseille, c'est un bout de quai à son nom. Il n'y a pas une place, un buste, un jardin, un monument Marcel Pagnol ! Et quand la municipalité avait son petit-fils, c'est-à-dire moi, qui essayait d'incarner cette histoire au château de La Buzine, un lieu mythique auquel Marcel était très attaché, elle a décidé de le dissocier de la famille Pagnol. Marseille n'aime pas ses enfants qui réussissent : il n'y aucune envie de célébrer Fernandel, Akhenaton ou Zizou.

Il n'y aura donc rien à Marseille pour cet anniversaire ?

N.P. : Ce n'est pas que je n'en ai pas envie, mais je ne veux pas que la mairie soit affiliée à quoi que ce soit. Qu'ils se débrouillent !

Pagnol a-t-il été victime d'une forme de snobisme ?

N.P. : Évidemment, et il y a plusieurs raisons à cela. Premièrement, il a réussi dans plusieurs domaines : ça, ce n'est pas normal ;

deuxièmement, il a eu un immense succès populaire : ça, c'est louche ; troisièmement, personne n'a fait d'argent sur son dos : il était soit son propre éditeur, soit son propre producteur et distributeur ; quatrièmement, il n'appartenait pas au sérail germanopratin. Il est Marseillais le gars, il y a de l'accent, ce n'est pas chic, on n'est pas chez Guity. Mais pas non plus dans le misérabilisme du réalisme-magique.

Rossellini, De Sica, Godard et Truffaut ne tarissaient pas d'éloges sur lui. Pourquoi était-ce un grand cinéaste ?

N.P. : Il a été reconnu sur le tard. On a dit que Rossellini s'était un peu inspiré de lui. La Nouvelle Vague s'en est aussi réclamé dans un fameux numéro des *Cahiers du cinéma*. Tout comme le néoréalisme en raison d'une certaine écriture presque naturaliste, et parce que dans ses films l'environnement est un personnage. Et puis Pagnol laissait ses comédiens changer les mots : par goût pour la liberté et pour une facilité de tournage.

V.F. : J'ai été journaliste de cinéma pendant des années. Durant mes études, jamais n'a été évoqué l'apport de Marcel Pagnol au septième art. Il y a pourtant quelque chose de précurseur, d'audacieux, quelque chose qui a marqué durablement l'histoire de sa fabrication.

N.P. : Il est l'inventeur d'une certaine manière d'écrire, la parole prenant le pas sur l'image. Il est aussi l'un des premiers à avoir signé un contrat comprenant un intérêt sur les entrées avec *Marius*. Cela lui a permis de créer ses laboratoires, sa société de production, ses sociétés de distribution, son magazine. Il maîtrisait toute la chaîne cinématographique. Il n'y a qu'un seul autre exemple au monde : Charlie Chaplin.

Vos grands-pères ont été fâchés

pendant longtemps à la suite du tournage de *Topaze* (1951).

Quelle relation entretenaient-ils ?

V.F. : Mon grand-père était quelqu'un de très angoissé et rigoureux, alors que Pagnol était plus détendu. Et puis il a acquis grâce au cinéaste un statut qui lui a donné un surplus d'ego. Leur fâcherie est peut-être venue de là.

« Mon grand-père était très angoissé, Pagnol plus détendu »

Vincent Fernandel

N.P. : Fernand avait demandé à Marcel que *Topaze* finisse sur un gros plan de lui. Pagnol lui avait répondu de ne pas s'inquiéter, comme à son habitude, mais le film s'est conclu sur l'image de Pierre Larquey. Ma grand-mère m'a raconté que quand Fernandel est venu déjeuner chez eux, mon grand-père, qui avait eu le coude un peu léger, lui avait asséné qu'il n'avait jamais vu un aussi mauvais comédien et que c'était un con. Fernand était estomaqué. Puis il a reçu un pneumatique de Pagnol où il en rajoutait en affirmant qu'il n'était qu'un pitre et un grimacier. Ils ne se sont pas parlé pendant des années alors qu'ils habitaient à 150 mètres l'un de l'autre. ●

PROPOS RECUEILLIS
PAR BAPTISTE THION

Rétrospective en avant-première à La Rochelle, au Fema, jusqu'au 7 juillet. À Paris, à la Cinémathèque française, du 10 au 21 juillet.

AFP



Discussion entre Fernandel et Marcel Pagnol à Paris, en 1951.